

Philippe Meyer

La révolution des médicaments

Mythes et réalités



Fayard

le temps des sciences

Philippe Meyer

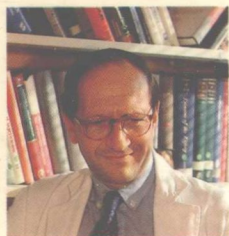
La révolution des médicaments

Mythes et réalités



Fayard

le temps des sciences



Quelques dizaines de médicaments seulement au début du siècle; plus de vingt-cinq mille spécialités pharmaceutiques aujourd'hui. Des progrès déjà considérables : les maladies infectieuses jugulées; les affections cardiaques et artérielles soulagées; la moitié des cancers guéris. Mais des perspectives thérapeutiques encore plus impressionnantes à l'horizon, qui toucheront probablement à des domaines de la vie considérés aujourd'hui comme inviolables – troubles de la pensée et du comportement, atteintes du vieillissement, erreurs de l'hérédité, – et qui entraîneront probablement des conséquences décisives pour notre conception de l'homme et l'organisation de nos sociétés.

De l'histoire des médicaments à la prospective de pointe, de l'étude des problèmes économiques de l'industrie pharmaceutique à l'analyse des questions d'éthique que posent les progrès prévisibles, c'est à un bilan complet que se livre Philippe Meyer dans cet ouvrage essentiel pour comprendre les acquis et les enjeux de l'un des plus fabuleux témoignages de la créativité humaine : l'invention et la révolution des médicaments.

Professeur de Pharmacologie clinique à la Faculté de Médecine Necker-Enfants Malades, directeur de laboratoire de recherche à l'INSERM, au CNRS et à l'association Claude Bernard, correspondant de l'Académie des Sciences, Philippe Meyer est l'un des grands spécialistes français de l'hypertension artérielle. Il est l'auteur de l'Homme et le sel (Collection "le Temps des Sciences", Fayard, 1982).



9 782213 014401

35-7217-9
84-IX
89,00 FF TTC

Photos. Couv. : J. Champalle. IV : Antoine Meyer.

**La révolution
des médicaments**

DU MÊME AUTEUR :

L'Homme et le sel, Fayard, 1982.

Philippe Meyer

LA RÉVOLUTION DES MÉDICAMENTS

Mythes et réalités



Y071390

Fayard

© Librairie Armand Fayard, 1984

Le temps des sciences
Collection dirigée par Odile Jacob

Déjà parus :

- André LWOFF, *Jeux et combats*.
François JACOB, *Le jeu des possibles*.
Philippe MEYER, *L'Homme et le sel*.
Jacques RUFFIÉ, *Traité du vivant*.
Jean-Pierre CHANGEUX, *L'homme neuronal*.
André LEROI-GOURHAN, *Mécanique vivante*. — *Le fil du temps*.
Claude ALLÈGRE, *L'écume de la terre*.
Daniel WIDLÖCHER, *Les logiques de la dépression*.
Claude OLIEVENSTEIN, *Destin du toxicomane*.
Marc JEANNEROD, *Le cerveau-machine*. — *Physiologie de la volonté*.
Émile HÉNOCCQ, *Un mal étrange : l'allergie*.
Antoine DANCHIN, *L'œuf et la poule*. — *Histoires du code génétique*.
Yves COPPENS, *Le singe, l'Afrique et l'homme*.
Jean-Jacques PETTER, *Le propre du singe*.
Pierre DOUZOU, *Le chaud et le froid*. — *Les conflits du vivant*.
Emilio SEGRÈ, *Les physiciens modernes et leurs découvertes*. — *Des rayons X aux quarks*.
Stephen Jay GOULD, *Quand les poules auront des dents*. — *Réflexions sur l'histoire naturelle*.
Jean-Claude PECKER, *Sous l'étoile Soleil*.
David PREMACK et Ann James PREMACK, *L'esprit de Sarah*.

Remerciements

Mes remerciements chaleureux et affectueux vont à Odile Jacob, directrice de la collection « Le temps des sciences », qui a pris soin de la publication de ce livre, à Alexis Payne, Jean-Luc Elghozi et Emmanuel Mignot qui ont accepté de faire la critique du manuscrit initial, à Sonia Hamon, Sylvie Dupont, Germaine Borredon et Denise Maggi qui en ont assuré la dactylographie.

P. M.

A Sylvie

Avant-propos

Les grandes médications du xx^e siècle ont bouleversé l'existence des hommes. Des maladies mortelles ont été transformées en infirmités bénignes, éphémères. Un grand nombre d'affections sévères sont devenues tolérables, voir négligeables. Le cauchemar des maladies infectieuses — la tuberculose et la poliomyélite surtout —, l'horreur des « attaques » artérielles, les souffrances de l'enfantement et de la chirurgie sont presque oubliés. Comme la douleur physique, la douleur morale peut aussi être atténuée. Des maladies, telle la variole, disparaissent. De nouveaux virus engendrent des maladies jusqu'à présent inconnues, mais l'espoir de les traiter naît dès leur premier diagnostic. Maladies de l'esprit, maladies du cœur et des artères, cancers : sur ces pathologies fréquentes, mystérieuses encore et parfois meurtrières, des victoires paraissent proches. Les enfants ne sont plus les proies sans défense de la mort. Jusqu'en 1900, 50 % des êtres humains mouraient avant l'âge de vingt ans et 90 % à cinquante ; un homme de quarante ans était généralement parvenu aux limites de ses forces. L'homme de 1980 vit en moyenne soixante-dix ans sans trop de soucis de santé.

L'homme civilisé est non seulement parvenu à maîtriser presque entièrement l'univers qui l'entoure, mais aussi, performance plus inouïe encore prouvant toute la force de son esprit, il commence à dominer son propre destin biologique. La découverte des médicaments est une des plus glorieuses conquêtes humaines ; elle fut sans doute aussi la plus attendue, diminuant ou vainquant des maux que l'espèce humaine subissait depuis son apparition, il y a quelque trois millions d'années. Le progrès est

donc très récent par rapport à la longue marche ténébreuse de l'humanité qui interprétait les maladies qui s'abattaient sur elle comme le châtiment des dieux, des maîtres du cosmos. La puissance des médicaments a ainsi largement contribué à débarrasser l'esprit des hommes des sentiments de soumission et de culpabilité qu'ils éprouvaient, avant que leur intelligence ne s'éveille, vis-à-vis d'un imaginaire dominateur et cruel.

Mais voici qu'à peine apparus, les médicaments soulèvent des difficultés inattendues. Le triomphalisme des médecins et l'espoir des malades font progressivement place à des interrogations, des doutes, des réserves, parfois aussi des regrets. La découverte des grands médicaments partage, semble-t-il, le sort de la plupart des grandes inventions qui, conçues à partir d'« informations largement lacunaires et souvent erronées »¹, sont à la fois sources de progrès et causes de désordre par certaines conséquences insolites et perverses.

Le désenchantement commença lorsqu'il devint clair que les médicaments, pourtant vendus comme tels, n'avaient pas toujours les vertus qu'impliquait leur nom. À côté des nombreuses médications fortes, efficaces et indispensables au traitement d'une maladie, des produits pharmaceutiques manifestement peu utiles ont pris place ; quelques-uns, heureusement rares, se sont révélés, paradoxalement toxiques et dangereux. Fait plus surprenant encore, des substances strictement dépourvues d'activité biologique sont parfois capables d'exercer un effet bénéfique que les médecins contemporains, à l'instar de leurs ancêtres, dénomment en latin, et avec quelque affectation, l'effet *placebo*, peut-être parce qu'ils en ignorent la nature.

Ce paradoxe des médicaments rend les malades sceptiques et les médecins perplexes. Les premiers réclament aux seconds les remèdes-miracles que les progrès de la science permettent d'espérer, et l'espoir de pouvoir triompher de la maladie transforme souvent leur demande en exigence ; que la prescription n'ait pas l'efficacité attendue, et une déception profonde s'ajoute à la maladie organique, très particulière aux temps modernes où tous les espoirs sont permis.

Les médecins se sont répartis en deux camps. Ceux qui

1. Les appels de notes renvoient aux notes bibliographiques en fin de volume.

conserver la foi dans les médicaments et rassurent toujours leurs malades, autant qu'eux-mêmes, par des ordonnances, et les praticiens qui se considèrent comme des sages ; ceux-là, au risque de décevoir leurs patients, s'en remettent à la bonne nature et se méfient des médicaments, comme si leur provenance industrielle diminuait leur efficacité sur les malades et portait préjudice à l'espèce d'intimité jugée nécessaire à la réussite des consultations.

L'industrie pharmaceutique parut la première coupable de cette confusion. On oublia vite la merveilleuse efficacité de ses produits. A quelques censeurs, elle sembla charlatane par des médications douteuses ou faibles, embarrassante par des productions onéreuses et, sauf exception, plus avide de profit que de guérison. On a mis en cause le savoir-faire des laboratoires pharmaceutiques et leur honnêteté en leur reprochant de s'enrichir avec un noble argent, collecté dans un bel élan de solidarité humaine. Les médecins furent aussi accusés d'indécision et d'ignorance, de niaiserie surtout, pour n'avoir pas compris les « manœuvres » de l'industrie pharmaceutique. Les patients furent habituellement épargnés.

Le procès des médicaments, ouvert il y a une quinzaine d'années, vise surtout l'industrie. De nombreuses mesures furent instituées, destinées à améliorer la qualité des médicaments et à réduire leur coût. En France, leur prix de vente est fixé non pas par les industriels eux-mêmes, comme cela est de mise pour tout autre produit, mais par le gouvernement : la nationalisation récente de quelques industries met le comble à cette subordination ; peut-être a-t-elle eu en l'occurrence valeur punitive. La logique de ces contraintes apparaît aujourd'hui plus salubre que jamais à nombre de financiers et d'économistes inquiets de la progression des dépenses de santé. L'effort social de la nation a atteint en 1982, 835 milliards de francs — soit plus que le budget de l'État —, le coût de la maladie étant de 270 milliards de francs et les dépenses liées aux médicaments atteignant 25 milliards². Ces chiffres augmentent tous les ans. Les cotisations ne suffisent plus à maintenir l'équilibre, et l'État se trouve contraint de combler le déficit par la levée d'impôts supplémentaires.

La rudesse de certains industriels, l'inconscience des médecins et peut-être aussi l'exigence du public risqueraient, si l'on n'y prenait sérieusement garde, d'aboutir à une expansion insoutena-

ble. L'histoire des médicaments, comme celle de tant d'autres découvertes, aura donc été une expérience d'apprenti sorcier. A la démesure du développement doit succéder, en vertu du bon sens, une sage limitation. Quelques moralistes pensent que la stagnation de la demande dans les pays riches devrait donner lieu à un partage de leurs richesses — en l'occurrence l'excès de médicaments — avec les pays pauvres.

Mais comment concilier ce rationnement financier et les fantastiques découvertes biologiques récentes qui sont les bases évidentes de nouveaux médicaments ? Les gouvernements, en tout cas ceux du monde libre, ont eu la sagesse de ne pas contrarier l'appétit de découverte de leurs savants, cette force profonde qui ne saurait d'ailleurs être jugulée par aucune autorité. Des réussites spectaculaires peuvent être prévues dans un avenir proche, qui bouleverseront plus profondément encore l'existence des hommes que ne l'ont fait la médecine et la biologie au début de ce siècle. On sent confusément que ce ne sont plus seulement de nouvelles victoires sur les maladies qu'obtiendront les biologistes de l'an 2000, mais le pouvoir de modifier, pour le plus grand bien-être de l'homme, les phénomènes fondamentaux du monde vivant, tels que sa génétique et son vieillissement.

Le défi de la médecine du xx^e siècle est désormais clairement posé : il faut à la fois développer l'élan de découverte qui doit aboutir aux remèdes attendus de tous, et freiner les dépenses de la santé. Il faut savoir investir dans une période de crise. Cette navigation délicate dépend du concours des trois partenaires du marché du médicament : les *industriels*, qui doivent préférer la découverte difficile des médicaments de demain à l'exploitation aisée des produits du passé ; les *médecins*, instruits à distinguer les médicaments précis et efficaces des produits aléatoires et inutilement coûteux ; les *malades*, partageant la logique de leurs médecins et comprenant leur thérapeutique.

Ce partage de la nouvelle pharmacologie est l'idée maîtresse de ce livre. Aucune hésitation n'est permise sur les conséquences d'un éventuel échec. Celui-ci entraînerait d'abord le courroux des hommes contre l'incohérence de leurs gouvernements qui d'un côté encouragent la recherche, mais de l'autre refusent d'exploiter ses fruits ; il développerait aussi l'amertume des savants qui, malgré des efforts exténuants, risquent de subir un enfer compa-

nable à celui du comte Ugolin, le célèbre personnage de la *Divine Comédie*, condamné pour survivre à dévorer ses propres enfants ; il conduirait enfin la déroute de l'industrie pharmaceutique, atrophée à terme, au point de ne même plus pouvoir produire les médicaments dont il est désormais impossible de se passer.

able à celui de notre lignée, le même personnage de la fiction.
C'est, cependant, pour servir à des fins très diverses.
Ici, c'est la fiction de l'homme, l'homme physique.
Ici, c'est la fiction de l'homme, l'homme moral.
Ici, c'est la fiction de l'homme, l'homme social.
Ici, c'est la fiction de l'homme, l'homme politique.